



LÉO FERRÉ

RECITAL
1964

LES CHANSONS

SUIVANTES DE

LÉO FERRÉ

LES TEMPS DIFFICILES

20 ANS

CANNES-LA-BRAGUETTE

CHANSON MÉCANISÉE

EST-CE AINSI QUE
LES HOMMES VIVENT ?

LA POÉSIE FOUT LE CAMP,
VILLON

LES POÈTES

LA VIE MODERNE

BLUES

LA GUEUSE

LES FEMMES

TA PAROLE

LE TEMPS DU TANGO

MON P'TIT VOYOU

COMME A OSTENDE

THANK YOU SATAN

BIGUMES ET PLUÏE

JOLIE MOME

LES CHÉRIS

NOUS DEUX

L'AMOUR

Y'EN A MARRE

JE T'AIME TANT

MISS GUE... GUERRE

LA MAFFIA

SONT ÉDITÉES PAR :

LES NOUVELLES
EDITIONS

MERIDIAN

5, RUE LINCOLN - PARIS-8^e

REV. 06.22 (lignes groupées)

LEO FERRE 1964

On attend trop souvent d'un poète qu'il redise, pour notre plaisir — c'est parfois aussi le sien — la même chanson.

Mais comment Léo Ferré pourrait-il s'exprimer sans changer de ton, de style ? Il aime marcher aux côtés de Rutebeuf, de Baudelaire, de Verlaine, d'Apollinaire, d'Aragon... Sans contredire leur chant, il donne le sien.

Il aime, avec l'œil d'un Steinlen, regarder la rue, et trouver l'équivalent d'un croquis, vrai et grinçant. Vrai, prenons-y garde, parce qu'il est grinçant, dur ou amer, comme la vie peut être grinçante, dure, amère. On ne parle pas avec les mêmes mots des retraités et des amoureux, d'un jour de printemps triomphant et de la dernière nuit de Gérard de Nerval.

Un poète comme Léo Ferré n'est pas né pour chanter une seule vie. Il lui faut peindre sous plusieurs angles pour être complet, pour dire ce qu'il a à dire.

C'est pourquoi son récital est composé avec des inspirations et des courants qui se croisent et se complètent ; on y retrouve des cris et des tendresses, des joies simples et de sombres passages dans le noir, on y rencontre l'injustice et le malheur — et aussi la mélancolie, qui est une façon d'apprivoiser le malheur. Et l'ironie, et le soleil — parfois noir — de la poésie. Double poésie : celle des mots et des formules, celle d'une admirable musique, nuisselante d'inventions.

Il ne faut pas aimer seulement, chez Léo Ferré, ce qui nous ressemble. Quand notre rengaine est chantée par un autre et que cet autre est Léo Ferré, c'est comme s'il nous avait pris par l'épaule pour nous accompagner. Mais nous trouvons, bien à tort, que la rengaine du voisin est décevante. Et aussi, parfois, que le poète a tort de ne pas aimer ce que nous aimons...

Léo Ferré ne taille pas sur mesure la chanson du jour — et il ne parle pas pour moi, ou pour tel autre, mais pour tous. Pas tous ensemble et au même moment. Un peintre ne peint pas une seule taille. Un poète ne chante pas toujours la même chanson.

Léo Ferré écrit d'avance des musiques qui sont celles de plusieurs vies ; mais sa voix — qui reste la voix du cœur — est irremplaçable.



Gilbert SIGAUX.

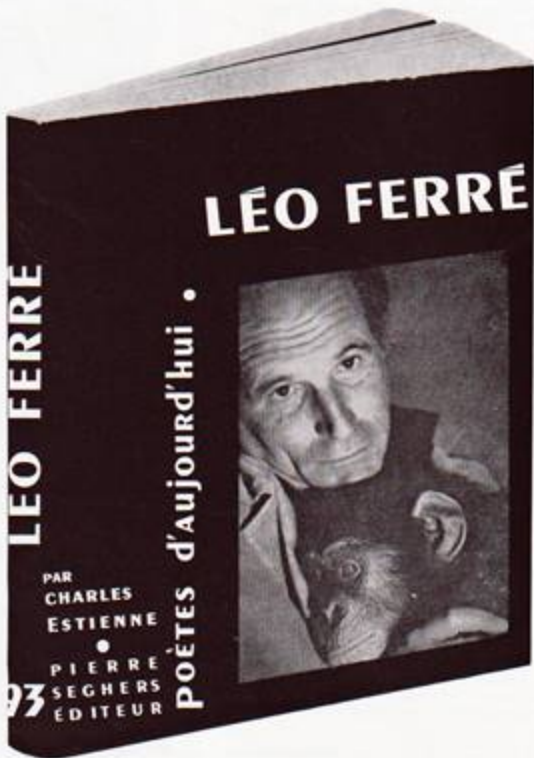


ÉDITIONS SEGHERS - PARIS

Collection
Poètes d'aujourd'hui

Un essai de Charles Estienne, 10 photographies hors-texte, toutes les chansons-poèmes, y compris les récentes créations dont on dit « qu'il y a deux Léo Ferré : l'homme de la ville et l'homme de la nature »...

LEO FERRE : POÈTE D'AUJOURD'HUI, comme tous les autres volumes de la Collection, en vente chez votre libraire à Frs 7,10 (T.V.A.).



ARAGON

et la composition musicale



La rencontre du musicien et du poète est fortuite. Le piano est fauteur de trouble. Quand tout dort dans le cabinet de travail, et que la page blanche est le seul recours possible contre les assauts perfides de la mélancolie, du mal de vivre et d'écrire, du sentiment vague de l'inutilité de « faire », le musicien arme sa clef et part rêver au coin d'un do dièse mineur, il improvise, il s'arrête, il reprend, il souffre. Le piano est fauteur de trouble car il donne au musicien tout un monde d'innocence créatrice, de silence, en même temps que des possibilités d'architecture, des ouvertures sur des horizons multiples et, sournoisement, l'occasion permanente du verbiage. La musique paraît être subjective. La musique, épouse d'un texte, par contre, est objective. Le mariage est bon ou il n'est pas. Il n'y a pas de faux couple, pas en tout cas qui relève de la critique. Ce mariage-là est un don du hasard, de la rencontre.

J'ai rencontré Aragon dans son livre, dans sa poésie, au cœur même de ses mots. Je l'ai lu avec mes mains enchaînées au clavier et à ma voix. Entendons-nous bien : ce n'est pas une formule, ni une image, mais l'expression d'une technique. Le vers d'Aragon est, en dehors de toute évocation, branché sur la musique.

On a pris l'habitude d'écrire, dans les manuels de littérature, que le vers se suffit à lui-même et que les syllabes chantent, que la rime ou l'assonance accentuent les contours de la mélodie verbale. En dehors des recherches purement phonétiques, le poète écrit des mots, leur musique, s'il en est, ne va pas sans un certain rythme interne. C'est ainsi que l'alexandrin est magnifique, que l'octosyllabe l'est moins et que le vers de quatre pieds paraît céder davantage au désir de parler qu'à celui de chanter. Je ne crois pas tellement à la musique du vers mais à une certaine forme propice à la rencontre du verbe et de la mélodie. Ce qu'Aragon déploie dans la phrase poétique n'a besoin d'aucun support, bien sûr, mais la matière même de son langage est faite pour la mise sur le métier des sons. Je ne crois pas à la collaboration, mais à une double vue, celle du poète qui a écrit, celle du musicien qui voit ensuite, et qui perçoit des images musicales derrière la porte des paroles.

Derrière la porte des paroles d'Aragon, il y avait une musique que j'ai trouvée, immédiatement. Et quand cela n'était pas immédiat, je tournais la page et pas-

sait à d'autres portes. J'ai mis Aragon en musique de la même façon que j'ai mis en musique Rutebeuf. Rutebeuf a vécu il y a sept cents ans. Aragon vit en 1964, c'est assez dire que le vers français a un potentiel de « musicalité » qui s'inscrit dans un certain espace de temps et non plus dans l'énoncé des générations littéraires. J'ai la chance de pouvoir parler avec Aragon, il vit dans le même siècle que moi, nous vivons les mêmes événements, mais nous n'avons en tout cas rien à nous dire concernant ce que les commodités du langage nous inclinent à appeler « nos chansons » et que j'appelle deux mondes d'expression différents qui se sont ouverts l'un à l'autre, en dehors de nous deux, parce que c'est la loi occulte des rendez-vous de la parole et de la musique, loi que ne vient altérer aucune jurisprudence, car elle n'est inscrite nulle part, sinon peut-être dans une certaine dimension que nous ne pouvons mesurer avec les sens que la Nature nous a concédés.

Eluard

J'ai deux cartes...

J'ai deux cartes biseautées dans ma manche. Deux brèmes marquées d'un pouce gras qui font qu'à la belote de la vie je gagne... quelquefois. L'une, c'est la nuit neuve-tombante, le soir quand tout peut m'arriver. Dès que la nuit est là, j'attends le merveilleux, l'insolite. Et si tout à coup s'allume la loupote rouge, Go ! j'aspire la goulée d'air de l'allégresse et je saute...

L'autre, c'est Léo. Il sera dit que Léo et son ange damné Madeleine ne m'auront huppé au passage et, au risque de m'y roustrir les plumes, entraîné dans leur queue de comète adorillante, que pour m'empoisonner l'existence. Ils ont su verser dans mon vin doux la cannelle et le poivre — et sûrement l'arsenic et des cocos redoutables — le vitriol et le ford-boyau nécessaires pour me faire bondir de ma chaise, assosiner à lame nue ces escuades de sérapiens de lin blanc qui hurlaient des loudates à mon cul. Ils ont su, avec leur foutu arsenal d'images, de magie, de salive, avec ce train d'enfer qu'ils mènent et ces « tonnes de mélancolie » et ces yeux meurtriers à tout être adorables, ils ont su m'insuffler le zi du zeste de hargne qui me maniquait pour me garantir, ils ont su faire pousser dans mon dos ces deux maignons d'ailes suffisant à me maintenir à deux doigts, juste deux doigts, au-dessus des marais de mon quotidien. En bref, et tout est dans ces quatre mots :

ils ont su m'arracher au monde de la pesanteur.

Ainsi ce soir, au lieu du sommeil coupable de la désertion, je suis là, bien vivant, sur les rails de l'aventure. Dans le filet, la valoché... et dedans, faux trimardeur, les bocaux que tu leur ramènes, irritants bocaux de confiture vides... L'amitié, pour Léo, c'est vous faire une place autour de son braséro et vous prendre en croupe sur son cheval de solitude, c'est aussi vous fourguer l'infamante, la ridicule confiante. Car j'ai romené de tout, et à des heures impossibles, de chez les Ferré. De la prune, de la noix, de la gnolle, de l'auf-du-jour, de la frusque, du beurre-provence directe, de la morue salée. Et des émotions à ras bord. Et des idées plein mon casque, à grouiller là-dedans, j'en avais pour des jours à me remettre... Je devais tout bousculer, tout admettre, allonger mon pas ou le réduire, glisser des coins d'heures dans mon tempo déjà plein, répondre : Présent ! à la trompette du téléphone, enfourcher ma guinde aux moments - jugulaire, avaler des kilomètres, inaugurer des nuits blanches, endosser cent métiers et des plus dingues. Menuisier, dactylo, démarcheur, secrétaire, téléphoniste, tueur de rats. Imprimeur, sous les toits, des nuits à tripoter les chimies et les encres, la planche à billets de NOS chansons. Artisans de vocation, nous faisons tout nous-mêmes. Déjà, pour le dessin de la couverture,

à trimer des veillées de journées pourtant lasses, recommencé deux fois, trois fois, parce que Monsieur, parce que Madame... Et me faire engueuler, encore : « T'auras jamais la main », j'avais déréglé « l'encrier », dégueulassé « le blanchet »... Je le voyais partir, l'heure venue, pour chanter chez Plumeau, des ombres noires sur les poluches, malgré la pierre poncé. Il avait justement des jeux de mains, très blanches sous les projecteurs. On ne voyait qu'elles. Moi, je ne voyais que ce noir... Des nuits-musique-de-film, à tirer les partitions. A me pencher dans l'escalier : « Grouille, Léo, j'ai fini le trombone ». Et lui, en bas, à bâcler ses derniers soupis et anicroches, à pétrir la pâte que j'allais enfourmer. Quatre à quatre, il était là, pas essoufflé, le grand sourire, la jouissance de la belle ouvrage faite-main : « Tiens, v'là la contrebasse ». Et déjà quatre heures du matin... Et c'est pas tout ! Les répétitions-vos-y-chante et l'occupes pas de nous ! Sans piano, au milieu de la pièce, face à Mod et moi assis, public et censeurs, le crayon tout armé, Léo chantait, mimait, ou supplie. Il fallait que je critique, que je me mouille. « Heu... moi... je trouve que... » « Prends ma place, Parca Miséria, prends ma place !... ». Les injures...

... Il pouvait plus me voir... « C'est ce soir qu'il vient, ce petit saulud... ». Et moi : « Heu... Madeleine : « Tiens, regarde »... Véhémence. Prenant sa place,

lui dansant le pas de menuet ou lui comportant l'hamlet de ce passage-là. « Voilà. Hein, Maurice ?... » « Heu... moi... » « Prends ma place ! Maledetto !... » Le début, seulement ! Y en avait pour des semaines, ensuite.

Couché très tôt, le matin. Le vé guère après, mon vrai patron, veux pas le savoir... Fallait veiller au grain. Devenir solide dans la pagode monstre des ultimes répétitions. Et défendre la loge, jouer les « gorilles », les « habilleuses », ou l'espion : voir ce qui se disait dans le hall, où en étaient les entrées, mesurer la queue au centimètre... sur le trottoir ; il voulait tout savoir. Et penser aux Celtiques, au whisky. Faire le flic dans les coulisses, le faux-derche avec tout un chacun... Quand c'était pas emmener les chiens à la « prom prom ». ...Tout voir, tout comprendre. Les machinistes, les rideaux, les musiphages, les lumières... Ah ! les lumières... Et me faire encore trainer plus bas que terre, pour un faux pas de l'électro-son-orge... Une indigestion de projets, de spots, de hêse, de rampe, de gamelles... Jésus ! Moi qu'aimait tant, comme l'autre, le music-hall ! Que m'en ont-ils fait ? Jamais n'y reviendrai pour le plaisir. Ils me l'ont tué, haché menu. Ils me l'ont déshabillé, dé-moli, soccagé.

Je sais. C'était le prix du horeng. Le horeng, c'est un symbole : la vie d'artiste, difficile, où la table n'est jamais mise, mais toujours sur des nappes d'outel, dans des vaisselles de Borgia. Et ces gueuletons-là, j'y tiens plus qu'à la Tour d'Argent, je les revendique...

...Heureusement, comme sur la mer, il y a des accalmies. Ses retraites qui me l'enlèvent pour travailler au calme, pondre son ponier d'œufs ou polisher ses petits montres derniers-nés, en des ermitages au large ou des îles au fond des bois. Des canadas qui prennent la relève, histoire de me laisser souffler, me refaire une santé, un sommeil à jour, et

m'ennuyer. Je recommence à vivre comme un chrétien, c'est bien mon droit, non ? Mon voisin me salue à nouveau. Mais comme le goût de la bière forte et l'ail des persillades, des musiques me reviennent et remontent à mon sifflet. Des images en deux vers viennent traîner dans mon cinéma. Il vous lâche pas comme ça, le mec. Le vin nouveau de la récolte en cours que j'ai dégusté, accoudé au piano comme à un zinc, je le distille durant des jours, je le savoure encore après des semaines.

Des chansons vierges dont je suis encore l'unique phonographe — et dont nous ne parlons jamais, jamais, le travail fini — m'accompagnent dans la rue, me tiennent compagnie, m'aident. Oui, parce que mon cœur bat au rythme du sien ; parce que nous appelons, lui et moi ; noir, rouge, vert, les mêmes couleurs ; que nous voyons tous deux le même Mal, le même Bien, sans souci des catalogues ; et comme il a fait le tour de toutes les nostalgies, de toutes les peines, de tous les espoirs ; comme il a jeté des yeux d'amour autant que de révolte sur les hommes et les mandes ; comme il a le don de savoir dire en quelques mots justes ces sentiments, ces impressions, ces vérités que je portais en moi sans me les formuler ; pour toutes ces raisons et bien d'autres sans doute, ses chansons pensent à ma place.

Il pioche, « la paluche barrée d'un chèque », les durs cailloux dorés de mon petit bogne ; des histoires de fric. Quand je m'enpoigne avec un tiède, avec un bœuf, que j'essaie d'y coller mes semailles, que j'en ai mal de ne pouvoir hurler assez fort et de voir l'indifférence comme un lichen malsain : « Déshonoré, Mister Franco, t'es pas Lorca, t'es sa rature, Franco la Muer-te »... Un mot suffit, dédicé aussi sec... Radar : « un espion, un poulet, un voyeur, un bavard »... Enterrement : « ... Et puis l'curé qui fait la marche avec



son pote Dies Illa »... Pyjama : « ...des pyjamas genre Vichy, pour faire mon p'tit persil »... Cigarette : « ...t'es bien rouillée dans ton tabac »... Faim : « ...qu'est mort de faim... d'piano, fin d'piano »... Et puis, c'est quand mon âme est grise qu'il vient, le pote, me reverser son vin de mélancolie.

Voilà ! Léo. Attends-moi, j'arrive. Par Poitiers, par Bordeaux, par Nijni-Novgorod, j'en sais rien. Mais j'arrive.

Si les chimères ont pour vous moins d'importance que la matérielle, si les doigts de Pépée dans votre assiette, ses boisers sur votre bouche et sa main en travers de votre gueule ne vous semblent pas être la menue monnaie de ses bras autour de votre cou, et si vous ne savez, désinvolte, retirer à la porte les lacets de vos souliers pour les mettre en lieu sûr, alors venez pas avec moi chez les tortureurs de mythes. Vaut mieux pas, hein ? ... vaut mieux pas.

Maurice FROT.

leo ferre

vient de paraître

FERRE 84

C'EST L'PRINTEMPS
LA GAULOISE
LE MARCHÉ DU POÈTE
FRANÇO LA MUERTE
LES RETRAITES
MON PIANO
TITI DE PARIS
LA MELANCOLIE
ÉPIQUE ÉPOQUE
TU SORS SOUVENT
SANS FAÇON
QUAND J'ÉTAIS MÔME

ALBUM 33 Tours 30 cm S BARCLAY 80218



LA LANGUE FRANÇAISE
LES BONNES MANIÈRES
LA VIEILLE PELERINE
ÇA TVA
E P LOVE
MISTER GIORGINA
T'ES CHOUETTE
PLUS JAMAIS
ÇA S'ÈLÈVE A L'EST
LA VIE EST ÉDUCHE
LES TIGANES
T'ES ROCK COCO

33 Tours 30 cm M BARCLAY 80185

~ FLASH ALHAMBRA A.B.C. ~

CHANSON MÉCANISÉE
LE VENT
T'AS PAYÉ
LES TEMPS DIFFICILES
MON GÉNÉRAL
STANCES
NOUS LES FILLES
REGARDEZ-LES

33 Tours 25 cm M 80204

LEO FERRE CHANTE
LES CHANSONS D'ARAGON

L'AFFICHE ROUGE
TU N'EN REVIENDRAS PAS
EST CE AINSI QUE LES HOMMES VIVENT
IL N'AURAIT FALLU
LES FOURREURS
BLUES
ELSA
L'ÉTRANGÈRE
JE CHANTE POUR PASSER LE TEMPS
JE T'AIME TANT

33 Tours 25 cm BARCLAY 80106 M

VINGT ANS
NOUS DEUX
LES TEMPS DIFFICILES
LES CHIENS

45 Tours EP M BARCLAY 70402

RECITAL LEO FERRE
A L'ALHAMBRA

PANAME
MERDE A VAUBAN
LES POETES
LA MAFIA
JULIE MÔME
COMME A OSTENDE
QUAND C'EST FINI ÇA RECOMMENCE
SI TU T'EN VAS

33 Tours 25 cm M BARCLAY 80133

PANAME
LES POETES
JULIE MÔME
MERDE A VAUBAN

45 Tours EP M BARCLAY 70366

LES RUPINS
MISS GIGUEURNE
THANK YOU SATAN
LES 400 COUPS

45 Tours EP M BARCLAY 70393

LES FEMMES
TA PAROLE
LES PARISIENS
L'ANOUR

45 Tours EP M BARCLAY 70401

QUAND C'EST FINI ÇA RECOMMENCE
SI TU T'EN VAS
LA MAFIA
COMME A OSTENDE

45 Tours EP M BARCLAY 70364

LA LANGUE FRANÇAISE
T'ES CHOUETTE
LES TIGANES
T'ES ROCK COCO

45 Tours EP M BARCLAY 70534

Barclay

* P R O G R A M M E *

Recital 64

LÉO FERRÉ choisira son répertoire
parmi les œuvres suivantes :

La poésie fout l'camp, Villon!	
Franco-la-muerte	
Les temps difficiles	
Vingt ans	
Tu sors souvent	
Cannes-la-Braguette	
La mélancolie	
La chanson mécanisée	
Est-ce ainsi que les hommes vivent ?	<i>Poème de Louis ARAGON</i>
Les poètes	
Là vie moderne	
Le printemps	
Blues	<i>Poème de Louis ARAGON</i>
La gueuse	
Mon piano	
Le marché du poète	
Les femmes	
Épique époque	
Quand j'étais môme	
La chambre	<i>Paroles de René BAER</i>
Sans façons	
La gauloise	
Ta parole	
Le temps du tango	<i>Paroles de Jean-Roger CAUSSIMON</i>
Mon p'tit voyou	
Comme à Ostende	<i>Paroles de Jean-Roger CAUSSIMON</i>
Les retraités	
Titi d'Paris	
Thank-you Saran	
Brumes et pluies	<i>Poème de Charles BAUDELAIRE</i>
Jolie môme	
Les chéris	
Nous deux	<i>Paroles de Jean-Roger CAUSSIMON</i>
L'Amour	
Y en a marre	
Regardez-les	<i>Paroles de Léo FERRÉ et Francis CLAUDE</i>
La Maffia	
Je t'aime tant	<i>Poème de Louis ARAGON</i>
L'âge d'or	
Miss Guéguerre	

AU PIANO : PAUL CASTANIER
 MISE EN LUMIÈRES : MADELEINE FERRÉ
 ADMINISTRATEUR : SUZANNE SALJANI

Organisation : RADIO - PROGRAMMES - S. A.
 JACQUES CANETTI
 232, Fg Saint-Hippolyte — PARIS-8^e — CAR. 00-24

LÉO FERRÉ

et la mise en chansons

A qui viendrait à l'idée de dire de Léo Ferré que c'est un chansonnier ? C'est un poète, un poète qui écrit directement ses poèmes suivant les lois d'un genre poétique, le chanson. Là est la raison de ce don singulier qu'il a de *récrire à la chanson* les poèmes des autres, de pratiquer un art très singulier qu'il faut bien appeler la mise en chanson des poèmes. Il ne l'a point inventé, mais il l'a poussé parfois à un degré de perfection dont témoigne la vie rendue à un poème de Rutebent, mise en chanson exemplaire qui est comme une magistrale restitution de tableau et promet, si cet exemple est suivi, la restitution à l'humanité de demain de milliers de trésors enfouis sous les bitumes de l'anrien langage.

Il arrive à Léo Ferré de dire que nous avons fait ensemble une chanson : cela n'est pas tout à fait exact, j'ai innocemment écrit un poème et, lui, il en a fait une chanson, ce dont je serais bien incapable. A chaque fois que j'ai été mis en musique par quelqu'un, je m'en suis émerveillé, cela m'a appris beaucoup sur moi-même, sur ma poésie. J'ai l'habitude de dire que la mise en chanson d'un poème est à mes yeux une forme supérieure de la critique poétique. Une critique avec laquelle je puis être ou non d'accord. Mais qui n'a rien à voir avec ce faible commentaire de ce qu'on dit ou de comment on le dit qu'est la critique écrite. C'est ici une critique créatrice, elle recrée le poème, elle y choisit, elle donne à un vers une importance, une valeur qu'il n'avait pas, le répète, en fait un refrain... Et aussi elle néglige tels développements qui, à tort ou à raison, me paraissent indispensables, elle saute des strophes, va avec audace de ce point du poème à sa

conclusion. Ne me dites pas qu'elle le déforme : elle lui donne une autre vitesse, un poids différent, et voilà que *cela chante*. Même si ce n'est pas tout ce que j'ai dit ou voulu dire, c'en est une ombre dansante, un reflet fantastique, et j'aime ce théâtre qui est fait de moi.

La mise en chanson des poèmes est une opération d'origine relativement récente. C'est que longtemps la poésie et la musique n'étaient point des domaines séparés : on ne jouait guère de musique sans paroles, et la poésie que les gens ne sachant lire devaient écouter avait besoin de cette mémoire et de ce soutien qu'était pour eux la musique. Puis les connaissances s'étendant, la poésie sortit des cours féodales, et en ce temps-là, avec le développement des villes, on pratique même la mise en prose des poèmes qui conduisit au roman moderne. C'est un phénomène singulier des deux derniers siècles que la démocratisation de la vie ait amené le mariage de la poésie et de la musique. La mise en chanson des poèmes, même si elle a toujours existé, devient une pratique croissante au XIX^e siècle.

C'est dans ces conditions qu'un Léo Ferré vend à la poésie un service dont on calcule mal encore la portée, en mettant à la disposition du nouveau lecteur, la poésie doublée de la magie musicale. Il lui en donne au lecture, à lui, Ferré, et c'est là l'important, le nouveau, le précieux. Le poète, le poème, ce ne sont que des points de départ, au-delà desquels il y a le rêve. Si vous préférez, le poème n'est que le point de départ du rêve, et l'important pour le poète est bien de faire rêver.



Et quand il s'agit de ce que j'ai écrit moi-même, peut-être est-ce que je manque d'objectivité, mais il est de fait que Léo Ferré me donne à rêver, comme Eluard disait des peintres qu'ils donnent à voir. C'est peut-être que je suis de cette génération qui a beaucoup appris par l'oreille de ce qu'on lui racontait de la poésie, et qui a connu Verlaine et Charles Cros par Duparc, Chanson, Debussy. Cela est possible. Mais les générations nouvelles se voient ouvrir avec des moyens nouveaux un domaine autrement grand, un rêve qui a cessé d'être pour les châteaux ou les spécialistes. Ceux qui tournent la clé d'or de ces jardins magiques, l'avenir ne les oubliera pas. Il faudra récrire l'histoire littéraire un peu différemment, à cause des Léo Ferré.

ARAGON.